



**PETER MAY**  
**LES DISPARUS**  
**DU PHARE**

ROUERGUE  
**noir**

## Présentation

Rejeté par les vagues, un homme reprend connaissance sur une plage. Tétanisé par le froid, le cœur au bord des lèvres, frôlant dangereusement le collapsus. Il ignore où il se trouve et surtout qui il est ; seul affleure à sa conscience un sentiment d'horreur, insaisissable, obscur, terrifiant. Mais si les raisons de sa présence sur cette île sauvage des Hébrides balayée par les vents lui échappent, d'autres les connaissent fort bien. Alors qu'il s'accroche à toutes les informations qui lui permettraient de percer le mystère de sa propre identité, qu'il s'interroge sur l'absence d'objets personnels dans une maison qu'il semble avoir habitée depuis plus d'un an, la certitude d'une menace diffuse ne cesse de l'oppresser. Muni, pour seuls indices, d'une carte de la route du Cercueil qu'empruntaient jadis les insulaires pour enterrer leurs morts, et d'un livre sur les îles Flannan, une petite chaîne d'îlots perdus dans l'océan marquée par la disparition jamais élucidée, un siècle plus tôt, de trois gardiens de phare, il se lance dans une quête aveugle avec un sentiment d'urgence vitale.

Revenant à l'île de Lewis où il a situé sa trilogie écossaise, Peter May nous emporte dans la vertigineuse recherche d'identité d'un homme sans nom et sans passé, que sa mémoire perdue conduit droit vers l'abîme.

## **Peter May**

Né en 1951 à Glasgow, Peter May a été journaliste, puis brillant et prolifique scénariste de la télévision écossaise. Il vit depuis une dizaine d'années dans le Lot où il se consacre à l'écriture. Sa trilogie écossaise – *L'Île des chasseurs d'oiseaux*, *L'Homme de Lewis* et *Le Braconnier du lac perdu* –, initialement publiée en français par les Éditions du Rouergue, a conquis le monde entier. Saluée par de nombreux prix littéraires, toute son œuvre est disponible aux Éditions du Rouergue.

### **Du même auteur**

#### **Dans la collection Rouergue noir**

*Les Fugueurs de Glasgow* (2015)

*L'Île du serment*

(2014, Trophée 813 du meilleur roman étranger 2015)

*Scène de crime virtuelle* (2013)

#### **Trilogie écossaise**

*La Trilogie écossaise*, édition intégrale (2014)

*L'Île des chasseurs d'oiseaux*

(2010, Prix Cezam Inter-CE 2010)

*L'Homme de Lewis*

(2011, Prix des lecteurs du Télégramme 2012)

*Le Braconnier du lac perdu*

(2012, Prix Polar International du festival de Cognac)

#### **Série chinoise**

*La Série chinoise*, édition intégrale, volume I, 2015

*Meurtres à Pékin* (2005, Babel 2007)

*Le Quatrième Sacrifice* (2006, Babel 2008)

*Les Disparues de Shanghai* (2006, Babel 2008)

*Cadavres chinois à Houston* (2007, Babel 2009)

*Jeux mortels à Pékin* (2007, Babel 2010)

*L'Éventreur de Pékin* (2008, Babel 2011)

#### **Dans la collection Assassins sans visages**

*La Trace du sang* (2015)

*Terreur dans les vignes* (2014, Rouergue en poche 2016)

*Le Mort aux quatre tombeaux* (2013, Rouergue en poche 2015)

#### **Livre illustré**

*L'Écosse de Peter May* (2013)

Graphisme de couverture : Odile Chambaut  
Image de couverture : © Cultura RM/Craig Easton/Getty Images  
Titre original : *Coffin Road*  
© Peter May, 2016

© Éditions du Rouergue, 2016, pour la traduction française  
ISBN : 978-2-8126-1120-9  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Peter May

LES DISPARUS  
DU PHARE

traduit de l'anglais par Jean-René Dastugue

ROUERGUE  
**noir**

Pour les abeilles

*Les scientifiques [...] soumettant des travaux sur les néonicotinoïdes ou les effets à long terme des cultures OGM déclenchent des plaintes de la part des sociétés [...] et voient leurs carrières compromises.*

Jeff Ruch, directeur exécutif de PEER  
(Public Employees for Environmental  
Responsibility)





## Chapitre 1

La première chose dont je suis conscient est le goût du sel. Il emplit ma bouche. Envahissant. Pénétrant. Il domine mon être, étouffe mes autres sens. Jusqu'à ce que le froid me saisisse. Qu'il me soulève et me serre entre ses bras. Il me tient si fermement que je ne peux bouger. À part les tremblements. Intenses et incontrôlables. Et, quelque part dans mon esprit, je sais que c'est une bonne chose. Mon corps essaie de produire de la chaleur. Si je ne tremblais pas, je serais mort.

Après ce qui me semble être une éternité, je parviens à ouvrir les yeux. Je suis aveuglé par la lumière. Une douleur fulgurante me vrille le crâne et mes pupilles se contractent rapidement pour faire le point sur un étrange décor. Je suis étendu sur le ventre, du sable humide sur les lèvres, dans les narines. Je cligne frénétiquement des yeux pour que mes larmes les nettoient. Et tout ce que je vois, c'est une étendue de sable qui file vers un horizon brouillé en ondulations serrées. Pâle comme du platine. Presque blanc.

À présent, je prends conscience du vent. Il tire sur mes vêtements, propulse une myriade de grains de sable qui forment un voile de l'épaisseur d'un soupir et traversent la plage en courants et tourbillons, tel un cours d'eau.

Je m'oblige à me mettre à genoux, actionnant mes muscles plus par réflexe que par la force de ma volonté, sans sentir mon corps.

Presque immédiatement, le contenu de mon estomac se répand sur le sable. L'eau de mer dont il était rempli, amère, me brûle la gorge et la bouche en s'échappant. Je laisse ma tête pendre entre mes épaules et, soutenu par mes bras tremblants, je vois l'orange vif du gilet qui m'a certainement sauvé la vie.

C'est alors que j'entends la mer pour la première fois, au-dessus du vent, distincte du fracas qui m'envahit la tête, de ce bourdonnement atroce qui noie presque tout.

Je suis maintenant, Dieu sait comment, debout, les jambes flageolantes. Mon jean, mes chaussures de sport, mon pull sous le gilet de sauvetage, tous gorgés d'eau, m'alourdissent. J'essaie de contrôler ma respiration, les poumons agités de spasmes, et j'observe au loin les collines environnantes, au-delà de la plage et des dunes, et la roche violet, brun et gris qui perce la fine peau de terre tourbeuse qui s'accroche à leurs flancs.

Derrière moi, peu profonde, turquoise et sombre, la mer se retire des hectares de sable qui rejoignent les silhouettes noires des montagnes se découpant à distance contre un ciel menaçant, marbré de bleu et de mauve. Des échardes de soleil éclatent à la surface de l'océan et mouchettent les collines. Par endroits, un ciel d'un bleu parfait troue les nuages, surprenant, irréel.

Je n'ai aucune idée du lieu où je me trouve. Et, pour la première fois depuis que j'ai repris conscience, je me rends compte, soudain saisi par une angoisse fulgurante et douloureuse, que je n'ai pas la moindre notion de qui je suis.

Cette pensée me coupe le souffle et occulte tout le reste. Le froid, le goût du sel, la brûlure acide qui remonte de mon estomac. Comment puis-je ne pas savoir qui je suis ? Une confusion passagère des sens, certainement. Mais le temps passe et je reste là, debout, le vent me sifflant aux oreilles, tremblant de façon incontrôlable, assailli par la douleur, le froid et le désarroi, comprenant que la seule sensation qui persiste à m'échapper est la perception de qui je suis. Comme si j'habitais le corps d'un étranger, échoué en territoire inconnu, complètement perdu.

Et cette pensée est chargée de quelque chose de sombre. Ce n'est ni un souvenir ni une réminiscence, plutôt la conscience d'un fait si

ignoble que je n'ai aucun désir de me le rappeler, quand bien même j'en serais capable. Mon esprit est obscurci, mais par quoi ? La peur ? La culpabilité ? Je m'oblige à faire le point.

Au loin sur ma gauche, j'aperçois une maison, presque posée au bord de l'eau. Un ruisseau, bruni par la tourbe, descend des collines qui s'élèvent juste derrière, avant de traverser le sable lisse en y creusant une courbe. Derrière une clôture en fil de fer barbelé et un haut mur de pierre, des stèles se dressent, pêle-mêle, sur une pente au gazon parfaitement entretenu. Depuis le silence de l'éternité, les fantômes des siècles passés m'observent tandis que j'avance sur la plage en titubant, mes pieds s'enfonçant presque jusqu'aux chevilles dans le sable mou. À droite, un peu plus loin sur le littoral, à côté d'une caravane installée juste au-dessus de la plage, dans la lumière du soleil qui se répand sur les collines, se détache une silhouette. Elle est trop loin pour que j'en devine le sexe, la taille ou la forme. Ses mains se lèvent vers un visage pâle, les coudes relevés de chaque côté, et je comprends qu'il ou elle m'observe avec des jumelles. Pendant un instant, je suis tenté de crier à l'aide, mais je sais que, même si j'en avais la force, ma voix serait emportée par le vent.

Je décide de me concentrer sur le sentier qui serpente à travers les dunes et rejoint le ruban sombre de la petite route empierrée qui suit le contour de la côte avant de disparaître derrière le promontoire.

Cela me demande un effort de volonté considérable de patauger dans le sable et à travers les herbes piquantes des dunes, puis de remonter en titubant le sentier étroit qui les traverse pour rejoindre la route. Momentanément protégé du vent violent qui ne cesse de souffler, je lève la tête et vois sur la chaussée une femme qui avance dans ma direction.

Elle est âgée. Des cheveux gris acier plaqués en arrière par le vent, un visage osseux à la peau tendue et luisante, des traits marqués. Elle est vêtue d'une parka, la capuche baissée, et d'un pantalon noir qui tombe en accordéon sur des chaussures de sport roses. Un petit chien lui danse autour en jappant, s'efforçant de suivre le rythme de ses enjambées avec ses petites pattes.

Elle s'arrête soudainement en me voyant, l'air choqué. Je suis pris de panique, presque immédiatement submergé par la crainte

de ce qui se dissimule derrière le voile sombre de mon passé oublié. Tandis qu'elle s'approche en pressant le pas, je m'inquiète de ce que je vais bien pouvoir lui dire alors que je ne sais ni qui ni où je suis, ni comment j'ai atterri là. Mais c'est elle qui me sauve en m'évitant d'avoir à trouver mes mots.

« Oh, mon Dieu, monsieur Maclean, mais que diable vous est-il arrivé ? »

C'est donc ainsi que je me nomme. Maclean. Elle me connaît. Une sensation de soulagement m'envahit momentanément. Mais rien ne me revient. J'entends ma voix pour la première fois, faible et enrouée, presque inaudible, même pour moi. « J'ai eu un accident avec le bateau. » Les mots sont à peine sortis de ma bouche que je me demande si j'ai bel et bien un bateau. Mais elle ne semble pas surprise.

Elle prend mon bras et me guide le long de la route. « Juste ciel, mon garçon, vous allez attraper la mort. Je vous raccompagne chez vous. » Son roquet tourne autour de mes pieds, saute après mes jambes et manque de me faire tomber. Elle lui crie dessus mais il ne lui accorde pas la moindre attention. Je l'entends parler, des mots se bousculent dans sa bouche mais je ne parviens plus à me concentrer et, pour ce que j'en comprends, elle pourrait aussi bien s'exprimer en russe.

Nous passons le portail menant au cimetière et, de ce point de vue légèrement surélevé, j'ai une vue d'ensemble de la plage où la marée montante m'a rejeté. Elle est absolument immense et s'enroule au loin. De légers doigts turquoise s'étendent entre des bancs argentés qui s'éloignent en courbe vers les silhouettes ondulées des collines au sud. Le ciel est plus perturbé à présent, la lumière claire et vive, les nuages semblent peints sur l'azur par touches de blanc, de gris et d'étain à couper le souffle. Ils filent dans le vent, projetant leurs ombres galopantes sur le sable.

Après le cimetière, nous nous arrêtons sur une bande de bitume qui passe entre des piquets de clôture de guingois, franchit un passage canadien et rejoint une petite maison de plain-pied qui se dresse fièrement au milieu des dunes, tournée vers la plage. Une jolie pancarte en bois, fixée entre deux piquets, porte l'inscription *Cottage des Dunes* gravée en lettres noires.

« Voulez-vous que je vous accompagne à l'intérieur ? », me demande-t-elle.

« Non, je vais bien, je vous remercie du fond du cœur. » J'ai pourtant conscience que je suis loin d'aller bien. Le froid m'a pénétré si profondément que je sais que, si j'arrête de trembler, je risque de tomber dans un sommeil dont je pourrais ne jamais me réveiller. J'avance en chancelant, conscient de son regard posé sur moi tandis que je m'éloigne. Je ne me retourne pas. Derrière une barrière de ferme, un chemin étroit conduit à une espèce de grange et, au bout de la petite route, un abri de jardin posé sur une dalle de béton fait face à la porte d'entrée du cottage située côté pignon.

Un poney Highland blanc broute de l'autre côté de la barrière. Il lève la tête et se met, lui aussi, à m'observer avec curiosité pendant que je fouille mes poches à la recherche de clés. S'il s'agit de mon cottage, je dois certainement les avoir, n'est-ce pas ? Je ne les trouve pas. J'essaie la poignée. La porte n'est pas verrouillée et, au moment où elle s'ouvre, je me fais presque renverser par un labrador couleur chocolat, aboyant et reniflant avec excitation, le regard joyeux, qui me plaque ses pattes sur la poitrine et me lèche vigoureusement le visage.

Et le voilà parti. Il passe la barrière et cavale à travers les dunes. Je l'appelle. « Bran ! Bran ! » J'entends ma voix, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre, et réalise avec un soudain accès d'espoir que je connais le nom de mon chien. Ma mémoire n'est peut-être qu'à un souffle de distance.

Bran ignore mes appels et disparaît rapidement hors de ma vue. Je me demande combien d'heures a duré mon absence et depuis quand il est enfermé. Je jette un coup d'œil au bout de l'allée, vers l'aire de stationnement derrière la maison. Pas de voiture, ce qui est étrange dans un endroit aussi isolé.

La nausée s'empare de moi et me rappelle que je dois faire remonter ma température corporelle et ôter mes vêtements au plus tôt.

J'entre dans une pièce qui semble servir à la fois de buanderie et de placard à chaussures. Il y a là un lave-linge et un sèche-linge, installés sous une fenêtre et surmontés d'un plan de travail, ainsi qu'une chaudière qui ronronne doucement. Sur ma gauche, sous un alignement de manteaux et de vestes, un banc en bois est adossé au

mur. Dessous, des chaussures de marche, des bottes en caoutchouc et de la boue séchée sur le sol. Je fais voler mes chaussures, arrache le gilet de sauvetage et gagne péniblement la cuisine. Je passe la porte ouverte en m'appuyant sur le montant.

C'est une sensation des plus étranges de pénétrer dans une maison que vous savez être la vôtre sans pourtant y reconnaître quoi que ce soit. Le plan de travail et les meubles de cuisine sur ma gauche. L'évier et les plaques chauffantes. Le micro-onde et le four électrique. La table de la cuisine se trouve de l'autre côté, sous une fenêtre offrant une vue panoramique de la plage. Elle est couverte de journaux et de courrier. Un ordinateur portable à l'écran ouvert, en veille. Je vais certainement trouver parmi tout cela des indices sur qui je suis. Mais il y a plus urgent.

Je remplis la bouilloire, la mets en marche et franchis une arche menant au salon. Une porte-fenêtre ouvre sur une terrasse en bois avec table et chaises. La vue est à couper le souffle. Sur le mur opposé, une fenêtre hublot donne sur le cimetière. Dans l'angle, un poêle à bois. Un couple de canapés en cuir à deux places disposés de part et d'autre d'une table basse. Une porte conduit dans un couloir de la longueur de la maison et orienté dans l'axe de la charpente. Sur la droite, une autre porte ouvre sur une grande chambre à coucher. Le lit est défait et, alors que je débarque dans la pièce, j'aperçois des vêtements empilés sur une chaise. Les miens, j'imagine. Une autre porte mène à une salle d'eau attenante. Je sais ce qu'il me reste à faire.

Les doigts engourdis, je parviens à me débarrasser de mes habits humides et les laisse en tas sur le sol, là où ils tombent. Les jambes flageolantes, je me hisse dans la cabine de douche.

L'eau chaude arrive très rapidement et, lorsque je me place dessous, la chaleur qui tombe en cascade le long de mon corps manque de me faire perdre connaissance. Bras tendus, les paumes plaquées contre le carrelage, je prends appui et ferme les yeux, envahi par une sensation de faiblesse. Je reste là, la tête sous l'eau qui ruisselle jusqu'à ce que je sente la chaleur s'insinuer doucement, jusque dans mon âme.

Je n'ai aucune idée du temps que je passe ainsi, mais avec la chaleur et la fin des tremblements, le voile sombre d'appréhension qui

m'a presque submergé sur la plage revient. La sensation de quelque chose d'indicible, hors de portée de la mémoire. Accompagné par la prise de conscience pleine, entière, déprimante, que je ne sais toujours pas qui je suis. Ni, ce qui est assez déconcertant, à quoi je ressemble.

Je sors de la douche et me frictionne avec une grande serviette de bain moelleuse. Le miroir au-dessus de l'évier est embué et je ne vois qu'une tache rose et floue lorsque je me penche pour regarder dedans. J'enfile un peignoir accroché à la porte et retourne à pas lents dans la chambre. L'atmosphère de la maison est presque étouffante, sans courant d'air. Le sol est tiède sous mes pieds. Mon corps se réchauffe peu à peu et je commence à sentir les douleurs et les courbatures qui l'habitent. Les muscles de mes bras, de mes jambes et de ma poitrine sont raides et endoloris. Je cherche du café dans la cuisine et trouve un pot d'instantané. J'en verse une cuillère dans un mug que je remplis avec l'eau de la bouilloire. Il y a un sucrier, mais je ne sais pas si je bois mon café sucré. Je goûte une gorgée du liquide noir et fumant, me brûlant presque les lèvres, et je me dis que non. Il est parfait ainsi.

L'esprit inquiet, j'emporte mon café jusque dans la chambre et le pose sur la commode. J'ôte mon peignoir et me tiens debout devant le miroir en pied de la penderie pour observer le reflet argenté de l'étranger qui me fixe.

Je ne saurais trouver les mots pour décrire le sentiment de déconnexion que peut provoquer le fait de se voir sans se reconnaître. Comme si vous étiez hors de ce corps étranger que pourtant vous habitez. Comme si vous l'aviez simplement emprunté, ou s'il vous avait lui-même emprunté, et que ni l'un ni l'autre ne s'appartenaient.

Je ne reconnais pas mon corps. Mes cheveux retombent en mèches humides sur mon front. Ils sont bruns, assez bouclés, sans être longs. Cet homme qui me jauge de ses yeux bleu acier me paraît plutôt séduisant, si je peux faire preuve d'objectivité. Des pommettes assez hautes, une fossette au menton. Mes lèvres sont pâles mais charnues. J'essaie de sourire mais ma grimace n'exprime aucun humour. Elle révèle des dents fortes, saines et immaculées et je me demande si je les blanchis. Cela fait-il de moi quelqu'un de vaniteux ? Quelque part

dans mon esprit, de façon complètement inattendue, me revient la mémoire de quelqu'un que je connais qui boit son café avec une paille pour ne pas tacher ses dents éclatantes mais rendues poreuses par le traitement. Ou peut-être est-ce une personne que je ne connais pas, plutôt quelque chose que j'ai lu ou vu dans un film.

J'ai l'air mince et en forme, avec un soupçon de bourrelet autour de la taille. Mon pénis est flasque et très petit – mais ce doit être une réaction au froid, du moins je l'espère. Et je me prends à sourire, cette fois pour de bon. Je suis donc vaniteux. Ou bien je ne suis pas très sûr de ma virilité. Singulièrement étrange de ne pas se connaître, d'essayer de deviner qui l'on est. Pas son nom ou l'apparence que l'on projette, mais ce qui constitue votre être. Suis-je intelligent ou stupide ? Suis-je colérique ? Facilement jaloux ? Généreux ou égoïste ? Comment puis-je ne pas le savoir ?

Quant à l'âge... Bon sang, quel est mon âge ? Difficile à dire. Je vois sur mes tempes quelques traces de gris naissantes, au coin des yeux des pattes-d'oie assez fines. Trente-cinq ? Quarante ?

Je remarque une cicatrice sur mon avant-bras gauche. Elle n'est pas récente, mais assez marquée. Une vieille blessure. Un accident quelconque. Il y a une égratignure à la lisière de mes cheveux, imprégnés par le suintement du sang. J'observe aussi, sur mes mains et mes avant-bras, plusieurs rougeurs, enflées, de petite taille, avec de minuscules croûtes au centre. Des piqûres ? En tout cas, elles ne sont pas douloureuses et ne me démangent pas.

Des aboiements à la porte me tirent de mon autocontemplation. Bran est de retour de sa balade dans les dunes. Je remets mon peignoir et me rends dans l'entrée pour lui ouvrir. Il me saute autour avec excitation, se frotte contre mes jambes et fourre sa truffe dans mes mains, en quête de réconfort et de sécurité. Je me rends compte qu'il doit avoir faim. Il y a une gamelle en fer-blanc dans la buanderie. Je la remplis et, pendant qu'il lape avec avidité, je cherche de la nourriture pour chien que je finis par dénicher dans le placard placé sous l'évier. Un sac plein de petites croquettes ocre et une autre gamelle. Le bruit familier de la nourriture tombant en cascade dans le bol attire Bran qui déboule dans la cuisine en reniflant frénétiquement. Je me recule et l'observe dévorer sa ration.



Au moins, mon chien me connaît. Mon odeur, le son de ma voix, les expressions de mon visage. Mais depuis combien de temps ? Il paraît jeune. Deux ans ou moins. Cela ne doit donc pas faire très longtemps qu'il est avec moi. Même s'il était capable de parler, que pourrait-il m'apprendre sur moi, sur mon histoire, sur ma vie, avant qu'il n'en fasse partie ? Je regarde de nouveau autour de moi. C'est ici que je vis. Sur le mur du fond de la cuisine se trouve une carte. Je reconnais les Hébrides extérieures d'Écosse. Comment se fait-il que je le sache ? Je n'en ai aucune idée. Est-ce là où je me trouve ? Quelque part sur cet archipel battu par les tempêtes, sur la frange de l'extrême nord-ouest de l'Europe ? Au milieu du fouillis qui envahit la table, je saisis une enveloppe déchirée. J'en sors une facture. L'électricité. Je la déplie et vois qu'elle est adressée à « Neal Maclean, Cottage des Dunes, Luskentyre, île de Harris. » En quelques lignes, je sais quel est mon nom et où je vis.

Je m'assois devant l'ordinateur portable et passe mes doigts sur le pavé tactile pour le sortir de son sommeil. À l'écran, le bureau est vide, à l'exception de l'icône du disque dur. J'ouvre le logiciel de courrier depuis le lanceur d'applications. Vide, lui aussi. Pas de mail, même dans la poubelle. Le dossier réservé aux documents ne révèle rien si ce n'est une fenêtre vierge, ainsi que la corbeille. S'il s'agit de mon ordinateur, il semble que je n'y aie laissé aucune trace me concernant. La lumière vive et crue qu'il projette dans mes yeux est presque douloureuse. Je rabats l'écran et décide d'y revenir plus tard.

Mon attention est attirée par les livres qui occupent les étagères de la bibliothèque placée sous la carte. Je me lève, un peu raide, et m'en approche pour les examiner. Il y a des ouvrages de référence, un dictionnaire d'anglais, un dictionnaire des synonymes, une grosse encyclopédie. Un dictionnaire des citations. Et des rangées de livres de poche bon marché, polars et romans d'amour, livres de recettes végétariennes et de Chine du Nord. Les pages sont jaunies et fatiguées. Mon instinct me dit qu'ils ne m'appartiennent pas. Sur le dessus de la bibliothèque se trouve une pile de livres reliés qui semblent plus récents. Une histoire des Hébrides. Un livre de photographies simplement intitulé *Hébrides*. Quelques prospectus, des cartes de tourisme, un livret aux pages cornées et au titre étrange : *Le Mystère*

des îles Flannan. Mon regard se pose sur la carte accrochée au mur et parcourt la côte déchiquetée des Hébrides extérieures. Cela me prend un moment, mais je finis par les trouver. Les îles Flannan. À une trentaine de kilomètres à l'ouest de Lewis et Harris, loin au nord de Saint-Kilda. Une poignée d'îles dans un vaste océan.

Je baisse de nouveau les yeux sur le livret et l'ouvre pour lire l'introduction.

*Les îles Flannan, parfois connues sous le nom de « Seven Hunters<sup>1</sup> », sont un petit groupe d'îles situées approximativement à trente-deux kilomètres à l'ouest de l'île de Lewis. Elles tiennent leur nom de saint Flannan, un pasteur irlandais du VII<sup>e</sup> siècle, et sont inhabitées depuis l'automatisation du phare d'Eilean Mòr, la plus grande des îles, en 1971. Elles furent le décor d'un événement mystérieux encore non résolu, survenu en décembre 1900, lors duquel les trois gardiens de phare disparurent sans laisser de traces.*

J'observe de nouveau la carte. Les îles paraissent minuscules, perdues et solitaires au milieu de l'océan, et je peine à imaginer ce que cela devait être de vivre là-bas, pendant des semaines ou des mois d'affilée, avec pour seule compagnie celle de vos collègues gardiens de phare. En tremblant, je tends la main pour les toucher du bout des doigts, comme si le papier pouvait communiquer avec la peau. Mais cela ne me révèle rien. Je laisse retomber ma main et mon regard vagabonde vers la côte sud-ouest de Harris pour trouver Luskentyre, et le jaune de la plage que l'on appelle « Tràigh Losgaintir ». Au-delà, le détroit de Taransay et l'île de Taransay elle-même, dont j'ai vu les montagnes émerger de l'océan derrière moi, quand je me suis relevé, titubant, sur la plage.

Comment ai-je fait pour m'échouer là ? Je portais un gilet de sauvetage, ce qui indique que je devais me trouver sur un bateau. Où m'étais-je rendu ? Qu'est-il arrivé au bateau ? Étais-je seul ? Tant de questions encombrant mon esprit confus que je me détourne, le crâne douloureux.

---

1 « Les Sept Chasseurs. » (Toutes les notes sont du traducteur.)

Bran est assis sous l'arche, il m'observe et lève la tête, plein d'espoir, lorsque nos regards se croisent. Mon attention est détournée par une bouteille de whisky, posée sur le plan de travail. Plusieurs centimètres d'or y capturent la lumière émanant de la fenêtre et la font luire de l'intérieur. Dans le placard du dessus, je trouve un verre et y verse trois doigts généreux. Sans réfléchir ni hésiter, j'y ajoute un peu d'eau du robinet. C'est donc ainsi que j'apprécie mon *uisge beatha*. Presque inconsciemment, je découvre de petites choses sur moi. Et que je connais le nom gaélique du whisky.

Il a un goût fantastique, chaud et fumé, avec une touche de douceur. J'examine l'étiquette. *Caol Ila*. Un whisky insulaire. Pâle et tourbeux. J'emporte mon verre et la bouteille dans le salon, pose la bouteille sur la table basse et traverse la pièce jusqu'à la porte-fenêtre pour contempler la plage et le soleil qui la balaie entre les ombres des nuages lancés au galop. Sur la côte opposée, un flash attire mon attention. L'éclat fugitif de la lumière sur du verre. Du regard, je balaie la pièce derrière moi. Un peu plus tôt, j'ai vu des jumelles posées sur le manteau du poêle. Je les attrape, dépose mon verre à côté de la bouteille et les lève devant mes yeux. Il me faut un moment, mais je finis par le trouver. Le spectateur de la côte opposée, celui que j'ai vu depuis la plage. Un homme, comme me le montrent à présent mes jumelles. Je le vois assez clairement. Il a des cheveux longs, rabattus en arrière par le vent, une barbe miteuse et hirsute sur un visage maigre et hostile. Il m'observe lui aussi.

Je tremble encore un peu et éprouve quelques difficultés à stabiliser les jumelles et à faire le point sur lui. Je le vois abaisser les siennes et se retourner pour grimper dans la caravane derrière lui. Il y a une parabole fixée au bout du véhicule et ce qui ressemble à un petit mât d'antenne. J'oriente les jumelles vers la gauche et découvre un Land Rover cabossé avec un toit en toile. Exposés à tous les vents, les deux engins sont installés sur une zone surélevée que je sais être appelée « *machair* », cette bande de prairie fertile à la lisière des côtes insulaires, où les fleurs sauvages s'épanouissent au printemps et où l'on fait paître les agneaux pour obtenir cette chair presque fondante et déjà salée dans l'assiette.

Je repose mes jumelles à leur place, au-dessus du poêle, attrape mon verre et me laisse aller dans le canapé qui fait face à la plage. Quelle heure est-il ? Difficile de dire si c'est le matin ou l'après-midi, et je m'aperçois pour la première fois que je ne porte pas de montre. Pourtant, à en croire la bande de peau plus pâle autour de mon poignet gauche, sur un bras tanné par le soleil ou le vent, j'en ai l'habitude.

Le soleil ruisselle par la fenêtre et je sens sa chaleur sur mes pieds et mes jambes. Je déguste mon verre lentement pendant que Bran escalade le canapé et s'installe à côté de moi en posant sa tête sur mes genoux. Distraitemment, je laisse courir mes doigts sur lui et caresse paresseusement son cou pour nous apporter, à l'un et à l'autre, un peu de réconfort. Je ne me souviens même pas avoir fini mon whisky.